

Véronique ELYOTRISKY

FRÉDÉRIC ET VICTOIRE

Leur destin familial

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-0934-0

Véronique Elyotrisky

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Du même auteur

(Participation à un concours de nouvelles en faveur des enfants malades du CHUR de Rouen) – Nouvelle : *Pierre et la licorne magique* (Editions Petit-à-Petit)

Meurtre sur les rails. Éditions Baudelaire, 2010.

Rédition Bookélis, 2023.

Frédéric et Victoire, leur destin entre terre et mer. : Éditions Sydney Laurent, 2018.

Rédition
Bookélis, 2023.

*Ce livre est dédié à ma famille, pour son soutien,
Et à Frédéric mon cousin, parti bien trop tôt.*

Avertissement

Ce roman est une pure fiction.

Certaines situations arrivant à mes personnages sont toutefois tirées de faits divers trouvés dans des documents d'archives, livres anciens, anecdotes, mais pour des raisons qui pourraient nuire à certains descendants, quelques noms ont été volontairement changés.

Si des erreurs historiques ont pu éventuellement se glisser dans ce roman, elles ne gênent en rien le déroulement chronologique de l'histoire.

Crédits Photos : Auteure

Couverture : Boulanger Yohann

Une pluie fine tombe sur Conches lorsque Frédéric, Victoire et leur tante Julie-Anne quittent l'étude de maître Émile Marchand, notaire, lequel les avait conviés afin de donner lecture du testament de feu Pierre-Augustin Delatour d'Argonne, décédé récemment, grand-père des deux premiers et père de la troisième. Après s'être entretenus durant presque deux heures avec le juriste, ils prennent la direction de l'auberge de la Croix d'Or, par la rue Sainte-Foy.

Malgré les supplications de son frère, Victoire n'a pas envie de renouer avec son passé, et il lui tarde de reprendre la diligence pour Rouen. Elle ne souhaite même pas se rendre sur la tombe de ses parents. Revoir les lieux, elle ne peut pas. Trop de souffrances, malgré son jeune âge, à l'époque de leur départ, sont d'autant de stigmates encore présents aujourd'hui.

Frédéric et Julie-Anne n'insistent pas. Pourtant, elle en a le droit à cet héritage et ils ne veulent en aucun cas qu'elle y renonce. Alors qu'ils prennent leur dessert, la tante des deux jeunes propose de vendre les terres un peu éloignées du domaine, en l'occurrence en priorité les biens qu'avait apportés en dot Eugénie de la Grivotière, l'épouse légitime de leur père Victor-Frédéric. Son filleul approuve cette proposition tout en regardant dans les yeux sa sœur qui ne sourcille pas.

— Tu vois, tu acceptes la part de l'héritage qui nous revient à tous les deux, et nous allons nous charger de vendre ces terres afin que tu ne sois pas lésée, suggère Frédéric. Cela te convient-il ?

— Si vous pouvez le faire sans moi, pourquoi pas, mais pas question que je remette les pieds à Champ-Dolent.

Frédéric semble soulagé de cette décision. Il se chargera de trouver d'éventuels acquéreurs pour les terres les plus lointaines, et reversera jusqu'à concurrence de la moitié de la part de leur héritage, la somme qui reviendra à Victoire. Quant à Julie-Anne qui n'a que faire de la sienne, devant rejoindre le couvent où elle vit depuis toutes ces années, elle a pris ses dispositions

auprès du notaire, en établissant devant ses neveux, très embarrassés par son geste, la rédaction de son testament en leur faveur.

Il n'aura pas fallu longtemps à Frédéric, dès son retour à Fécamp, pour convaincre sa femme Clémence, de partir pour Champ-Dolent. Elle ne connaît guère la campagne, mais le tableau idyllique que lui a décrit son mari, ce lieu où il a vécu quelques années et où elle trouvera la paix, le bonheur et sera loin des tracasseries du monde de la mer, où le fret de marchandises sur les navires de la société familiale se fait plus rare, la motive véritablement. Les nombreux problèmes qui subsistent depuis de longs mois sur ce monde d'hommes où il lui semble qu'elle n'a pas sa place, bien que son frère Nicolas lui prouve régulièrement le contraire, lui font prendre conscience que cette opportunité redonnera un nouveau souffle à son existence.

Le seul problème qui subsiste en cette année 1830 est que leur fils aîné Jesphie veut s'embarquer sur un navire, afin de faire comme son père l'a fait au même âge, partir à la pêche à la morue au large de Terre-Neuve. Mais Clémence et Frédéric savent que durant la période de pêche, ce travail très dur peut, pour certains hommes à bord des navires, être fatal. Quelques-uns, malheureusement, y perdent la vie et les parents du jeune garçon vont tout faire pour l'en dissuader. Si, à l'origine, Jesphie voulait partir en mer, ce n'était pas dans le but de faire comme ses amis, afin de conquérir le monde, mais c'était avant tout pour aider financièrement ses parents. Aujourd'hui, la question ne se posera plus, et chacun espère faire changer leur fils sur son choix initial.

Après en avoir discuté longuement entre eux, Frédéric, un soir, lorsque toute la famille est attablée, se décide à apostropher Jesphie, surpris par le ton peu plaisant de son père, à la limite de la réprobation.

- Jesphie, j'irai droit au but, tu ne prendras pas la mer à l'automne prochain ! Ta mère et moi en avons discuté longuement.
- Mais pourquoi, Père ? Je tiens à subvenir à la famille, j'en ai l'âge !
- Hors de question, je te dis ! Nous allons déménager et partir loin d'ici. Pour nous, la mer, c'est fini.

— Mais, Père, pourquoi ? J'ai des amis, ici, et vous allez laisser mon oncle Nicolas seul pour gérer l'affaire de notre grand-père !

— Cela n'est pas ton problème. Ceci est une affaire d'adultes et tu n'as rien à y voir. Notre décision est prise, tu ne t'embarqueras sur aucun navire et j'y veillerai, crois-moi !

— Mais, Père...

— L'affaire est close. Ici, le chef de famille, c'est moi et l'on ne me contredit pas, Jesphie ! se met en colère Frédéric, tapant du poing sur la table, faisant sursauter par la même occasion ses deux autres enfants, Silas et Prudence.

— Bien, Père ! répond tout penaud le garçon qui n'a pas envie de partir dans ce trou perdu où avaient vécu son père et ses ancêtres avant lui.

Il cherche malgré tout le regard de sa mère qui n'a pas bronché, se contentant de servir pendant la discussion une bonne soupe de poisson à la tablée familiale.

Jesphie n'est pas du tout d'accord avec la décision de ses parents et il lui faudra trouver un subterfuge pour rester coûte que coûte sur la côte. Pour ne pas partir loin de la mer et de sa ville natale, il devra travailler dur malgré son jeune âge pour prouver à son père que sa place, c'est ici, et non dans la campagne profonde de ses ancêtres. Il n'a que faire de vivre dans un château. Sa place est ici et son entêtement, il en est certain, portera un jour ses fruits. Mais pour l'instant, il va devoir se plier aux exigences de son père, celles de ne pas partir en mer pour faire la conquête du grand large qui lui ouvre les bras.

Avant de rejoindre la chambre qu'il partage avec son frère, Jesphie qui veut connaître la décision de sa mère sur le sujet abordé par Frédéric, va la trouver. Celle-ci est en train de faire la vaisselle de la famille, pendant que son père est sorti prendre un verre à l'auberge à une centaine de mètres de chez lui, afin d'échanger quelques nouvelles avec certains matelots.

— Mère, que pensez-vous de la décision de Père ? Vous n'avez rien dit ! Vous laisseriez mon oncle seul pour diriger ? D'ailleurs, est-il seulement au courant ?

— Jesphie, je trouve que ton père a raison. C'est une affaire d'adultes et tu n'as rien à dire sur le sujet. Je suis d'accord avec ton père sur un point. Nous n'avons pas envie de te perdre. Ton père a encore en mémoire la perte devant ses yeux de son parrain et de son cousin Guillaume, tous les deux enlevés à l'affection de leur famille. Maintenant, si tu veux vraiment

travailler avant notre départ pour la campagne, je te propose d'embaucher dans l'une des boucanes. Le travail y est dur, mais au moins, tu seras près de nous le soir.

— La boucane ? Non, mais, Mère, vous n'y pensez pas ! Ça pue !

— Parce que tu penses que sur un navire de pêche, tu ne vas pas sentir ? Ce sont des mois avec la même tenue qui, de plus, reste humide à longueur de journée. Lorsque tu seras de retour sur la terre ferme, tu crois que tu sentiras la rose ? Non. Sans oublier les crevasses à force de nettoyer le poisson avant de le mettre dans les cales avec le sel. Le froid qui te glace les os, tu y réfléchis ? Alors que si tu travailles dans une boucane, au moins, les soirs de grand froid, tu pourras te mettre au coin du feu pour te réchauffer, en rentrant.

— Je crois comprendre que rien ne modifiera votre opinion, n'est-ce pas, Mère ?

— De plus, tu peux avoir une place de choix dans les bureaux d'une boucane. Tu as la chance de savoir lire, écrire et compter. Tu n'es pas obligé d'être au fumage ou à l'expédition !

— Comme vous voudrez, Mère, mais je trouve injuste de laisser mon oncle Nicolas se débattre tout seul avec la société Horlaville-Liberge.

Voyant que ni sa mère ni son père ne reviendront sur leur décision, Jesphie préfère laisser tomber et partir rejoindre son frère dans leur chambre commune, où ce dernier attend les derniers commentaires de la discussion. Mais l'adolescent n'envisage pas d'en rester là, et plutôt que d'aller travailler dans une boucane, il réfléchit à une solution plus audacieuse qui lui permettra de rester à Fécamp au lieu d'aller vivre à la campagne avec les siens.

Le petit-déjeuner servi sur la table, Frédéric et Clémence discutent de leur vie future loin d'ici, lui les yeux brillants de joie, heureux de prendre sa revanche sur sa vie d'avant. De se savoir, bientôt, le châtelain du village, le rend euphorique. Il rêve déjà de ce qu'il fera sur place. Les projets ne manquent pas. Sans doute verra-t-il de remettre à jour certains fermages et lorsqu'il sera bien installé, intégré dans ce petit village, peut-être envisagera-t-il d'être le maire de Champ-Dolent ! Son grand-père n'a pas laissé une très bonne image de son personnage, mais son père Victor-Frédéric, lui, oui. Et Frédéric souhaite que la population n'ait pas oublié tout cela !

Clémence lui signifie toutefois qu'un bon nombre de ses habitants sont sans doute décédés et qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Tout d'abord, il lui faudra avoir la confiance des gens et leur faire également confiance, pour obtenir quelque chose !

Frédéric est dans ses pensées, lorsque Jesphie arrive dans la pièce commune, comme une vraie tornade.

— Père ! Mère ! La nuit porte conseil, dit-on, eh bien, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer et j'espère qu'elle vous conviendra. Voilà, j'ai longuement réfléchi, Mère, à votre proposition d'hier soir. Non, je n'irai pas travailler à la boucane ! Je n'irai pas non plus dans votre village perdu du fin fond de la campagne profonde. Je vous propose de travailler avec mon oncle, mais dans les bureaux. Comme cela, je reste à Fécamp, je ne suis pas en mer, ce qui peut vous rassurer, et je serai utile pour continuer le travail commencé par mon grand-père, il y a des années, propose le jeune garçon droit comme un i, les mains dans les poches de son pantalon, attendant la décision de ses père et mère.

— Tu es un peu jeune pour tenir l'affaire, mon fils, l'informe Frédéric surpris par la proposition de son aîné. Tu n'as pas encore les épaules assez larges pour endosser le rôle de patron. Tu n'as que treize ans. De toute façon, nous ne partons pas dès demain, il me faut régler nos affaires ici et discuter du devenir de la société avec Nicolas. Et si tu veux vraiment participer financièrement aux besoins de la famille, eh bien, tu iras faire tes premières armes en boucane !

— Non, Père, implore le jeune garçon. Pas en boucane, s'il vous plaît.

— Je verrai à ce que tu intègres les bureaux, pour commencer et apprendre le métier de comptable. Il faut bien que tu apprennes les subtilités des chiffres et de la paperasse avant de reprendre notre société !

— Dans ces conditions, je veux bien accepter. Mais pourquoi pas dans votre société, Père ?

— Il te faudra de l'expérience ailleurs, si un jour tu veux être à la tête de la société Horlaville-Liberge, conclut Frédéric, essuyant son couteau, pliant la lame dans le manche, puis le remettant dans sa poche, en quittant la table.

La décision de son père le laisse perplexe, mais il est presque soulagé de savoir que ce dernier ne l'oblige pas à les suivre dans ce lieu bien lointain du bord de mer. Il n'a que treize ans, mais il a déjà la tête bien sur les

épaules et sait ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. La situation familiale l'a fait mûrir avant l'âge, et de son enfance, il est passé directement à l'âge adulte, sautant malgré lui son adolescence.

De longues semaines se sont écoulées avant que les Liberge réservent une place dans la diligence en partance pour Rouen, tôt dans la matinée. Quelques jours précédant leur départ, Clémence, Frédéric et Nicolas se sont retrouvés à Fécamp, devant le notaire de la famille, afin de régler les dispositions sur le devenir de la société Horlaville-Liberge. Étant donné le jeune âge de Jesphie, une clause a été signée pour que le fils aîné de la famille Liberge puisse prendre la succession de ses parents lorsqu'il aura acquis assez de savoir pour diriger. En attendant, c'est Nicolas qui devra gérer les deux comptoirs, celui de Dieppe et celui de Fécamp. Ne pouvant pas être à la fois sur les deux villes en même temps, il devra embaucher un homme de confiance qu'il installera à Fécamp, durant cette période charnière où Jesphie prendra le relais par la suite.

Le 5 septembre 1830, la famille prend place dans la diligence, laissant derrière eux, Jesphie qui sera hébergé chez Anthyme, le vieil oncle, complice et confident de Clémence. Bien qu'elle ne veuille pas le montrer à son mari, Clémence vit cet instant avec déchirement. Laisser l'un de ses enfants lui est très pénible, elle qui les a choyés, entourés, toujours présente pour eux malgré les contraintes de son activité professionnelle. Elle sait très bien qu'Anthyme et sa nouvelle gouvernante seront aux petits soins pour son fils. Avant le départ sans retour, elle l'étreint avec amour. Reverra-t-elle bientôt son enfant ? La distance qui va les séparer lui fait peur. Elle ne sera plus là, s'il ne va pas, et cela lui fait mal.

— Clémence, la diligence est là, ma belle. Il est temps de partir. Adieu, fils, porte-toi bien. Tu as la chance de travailler avec quelqu'un de bien à la boucane, qui va t'apprendre toutes les ficelles du métier. Sois à la hauteur de nos espérances. Allez, et si tu as un problème, Anthyme et Nicolas sont là pour veiller sur toi, dit Frédéric en donnant l'accolade à Jesphie avant de le prendre dans ses bras une dernière fois.

— Père, ne vous inquiétez pas. Je peux vous dire que vous serez fier de

moi. Que je vais apprendre vite et bien, pour épauler d'ici quelque temps mon oncle Nicolas.

Chacun leur tour, son frère Silas, sa sœur Prudence qui est en pleurs de quitter ce grand frère qui l'a si souvent fait rire, et enfin sa mère, embrassent Jesphie qui les regarde, en compagnie de Nicolas, monter dans la diligence et bientôt s'éloigner. Pour lui, une nouvelle vie commence, et bien que son choix soit de rester à Fécamp, il ressent un pincement au cœur de voir partir les siens. Nicolas le prend par le cou pour essayer de lui faire passer ce moment difficile et l'emmène dans une auberge afin de lui offrir son premier verre d'alcool fort en lui disant le sourire aux lèvres que dorénavant, il doit réagir comme un homme et plus comme un enfant.

La diligence s'arrête pour quelques heures à Yvetot. L'occasion pour les deux enfants du couple Liberge de découvrir la ville où sont passés, il y a quelques années, leur père encore jeune à l'époque, et Victoire, leur tante. C'est jour de marché et Frédéric ressent un malaise en se rendant dans les différentes allées où sont alignés les étals des commerçants ambulants. Il se revoit avec sa sœur à la recherche de l'homme qui leur avait volé l'argent que leur avait confié Julie-Anne pour se rendre à Fécamp. D'ailleurs, qu'est devenu ce truand ? Sévit-il toujours dans la région ? Profite-t-il toujours de la naïveté des gens pour les rouler dans la farine ? Frédéric ne veut pas le savoir. Il espère seulement que la guillotine l'a rattrapé !

Alors que la famille rejoint la place où doit avoir lieu le départ en direction de Rouen, le cocher prévu pour ce voyage indique aux passagers qu'ils vont devoir reporter leur déplacement à demain, car un problème sur l'essieu d'une roue contraint la diligence à l'arrêt, le temps que le charron intervienne pour la réparation nécessaire afin qu'ils puissent repartir en toute sécurité.

Frédéric et sa famille, un peu dépités par la situation, prennent les quelques bagages en leur possession et se dirigent vers une auberge qui loue également des chambres pour la nuit.

Dans la soirée, alors qu'ils prennent leur repas, un homme fait irruption dans l'auberge, se dirige vers une table et hèle l'aubergiste. Machinalement, Frédéric lève la tête, la cuillère de soupe à la main et reste interloqué

lorsqu'il croit reconnaître une vieille connaissance. Cet homme installé au fond de l'auberge, il le connaît, il en est certain. Ne souhaitant pas inquiéter sa femme, il poursuit son repas tout en observant l'individu du coin de l'œil. Clémence se rend compte au bout d'un moment que quelque chose interpelle son mari et elle suit son regard vers celui qui est attablé un peu plus loin.

- Que se passe-t-il, Frédéric ? finit-elle par lui demander.
- Ne t'inquiète pas, ma belle, lui répond-il, tout en mettant sa main sur la sienne posée sur la table. Je crois avoir reconnu l'homme installé, là-bas.
- Et qui est-ce ?
- Une vieille connaissance que j'irai voir tout à l'heure, lorsque tu seras montée dans notre chambre avec les enfants.
- Tu ne veux pas nous le présenter ?
- Non, c'est une personne peu recommandable, je t'assure !
- Alors pourquoi veux-tu aller à sa rencontre ?
- J'ai plutôt de la rancœur, mais je veux régler le problème ! Mais ne t'inquiète pas, cela ne sera pas long !

Alors que le repas tire à sa fin, Clémence et les enfants prennent la direction de leur chambre. L'homme qui a vu que Frédéric l'observait depuis un certain temps, l'ayant s'en doute lui aussi reconnu, s'éclipse au moment où Frédéric est occupé à régler la chambre et le repas afin de partir dès la première heure avec la diligence. Lorsque le jeune homme se retourne, la place où était assis l'individu est vide. Il regarde autour de lui et s'aperçoit que ce dernier a bel et bien disparu. Il se dirige rapidement dans la rue, mais celle-ci est déserte. Il y marche à grands pas et bifurque vers l'une des ruelles proches, mais rien. Pas l'ombre de celui qu'il a bien connu et qui lui échappe une fois de plus, Charles Deschamps !

La nuit de Frédéric a été agitée après la rencontre inopinée avec celui qui, il y a bien des années, lui avait volé à sa sœur et à lui le peu d'argent que leur avait donné leur tante Julie-Anne pour rejoindre leur oncle Jacques à Fécamp. Il avait l'individu à portée de main et il lui avait

échappé. Il n'aurait pas dû attendre la fin de son repas pour aller le trouver, mais il ne tenait pas à faire un scandale dans l'auberge, au risque de se retrouver pour la nuit dehors avec les siens, si la situation avait éclaté en bagarre.

Le regard lointain, Frédéric scrute le moindre indice autour de la place où sa famille et lui, ainsi que deux autres voyageurs attendent l'ordre de monter dans la diligence. Il est encore tôt et il ne peut croire que Charles Deschamps ait déjà repris la route. Il doit être dans les parages, mais Frédéric n'ose pas trop s'éloigner du lieu de rassemblement au risque de faire attendre tout le monde en partance pour Rouen.

— S'il vous plaît, tout le monde en voiture, lance le cocher avant de s'installer sur son siège, après avoir mis les bagages de chacun sur le toit du véhicule hippomobile.

La diligence s'ébranle et prend la direction de la route royale pour rejoindre la grande ville. Frédéric continue de regarder par la fenêtre à la recherche du chariot de Charles Deschamps, mais bientôt, les dernières maisons d'Yvetot s'éloignent, laissant un goût amer au jeune homme déçu de ne pas avoir pu récupérer son dû volé, il y a maintenant plus de vingt ans. Balancé par les cahots de la route, Frédéric finit par s'endormir afin de récupérer sa nuit qu'il a passée à cogiter et qui était peuplée de ses souvenirs d'enfant. Il dort si bien qu'il n'a pas conscience qu'ils arrivent enfin à Rouen après avoir changé une fois les chevaux de l'attelage, Clémence l'ayant laissé dormir durant le déjeuner pris directement avec les autres voyageurs à l'intérieur de l'habacle de la diligence, pendant que celle-ci poursuivait son chemin.

Les bagages à la main, la famille Liberge se dirige vers le cœur de Rouen à la recherche de la maison de Victoire et de son mari Florentin. Pour l'instant, le couple habite une petite maison à colombages collée aux autres dans une rue proche de la cathédrale, monument religieux majestueux qui fait la fierté de Rouen prénommée la ville aux cent clochers.

Bientôt, ils arrivent dans la rue du Gros-Horloge. L'une des portes d'entrée de la ville au temps du Moyen Âge. Les enfants sont en extase devant cette grosse horloge qui ne possède qu'une seule aiguille. Silas pose

la question à son père sur la raison de cette particularité. Ce dernier, qui n'en est pas à son premier voyage sur Rouen, et qui a eu la chance de pouvoir en discuter avec Florentin, ayant une culture très importante et intéressante sur sa ville natale, explique à sa famille la raison de cette caractéristique. En effet, l'aiguille n'indique que les heures, les minutes ayant peu d'importance pour les voyageurs.

— Lorsque l'on sait qu'il faut cinq jours pour venir de Paris à Rouen, quelle importance d'arriver avec cinq minutes de retard ? On est surtout ravi d'être à destination et de soulager son corps des chaos de la route, tu ne crois pas, Silas ? souligne Frédéric, le sourire aux lèvres.

— Oui, Père, c'est certain. Déjà pour nous, cela n'a pas duré si longtemps et j'ai mal aux fesses et au dos ! lui répond l'enfant, amusé.

— Père, pourquoi y a-t-il des sculptures de moutons aussi nombreuses autour de cette drôle d'horloge ? interroge Prudence, intriguée.

— Le mouton est l'emblème de la ville, ce sont les armes de Rouen qui fut il y a très longtemps une ville drapière et pour faire des draps, il faut de la laine, d'où les moutons. J'ai répondu à ta question, ma fille ?

— Vous en savez des choses, Père !

— C'est Florentin qui me l'a dit, je n'ai que le mérite de répéter. Bon ! On poursuit notre chemin ?

Bientôt, ils arrivent devant la maison des Vittecoq, rue du Petit Salut. Ils entrent par une petite cour pavée, où trône sur l'un des côtés une petite fontaine en pierre, rehaussée d'une statuette religieuse, et ils gravissent quelques mètres plus loin un escalier en plein courant d'air, jusqu'à l'entrée du logement. La maison, en pans de bois, paraît bien fatiguée par le poids des années. Frédéric reconnaît bien la passion de sa sœur, en l'occurrence celle des fleurs, car le balcon est recouvert de géraniums, comme l'était la demeure de feu Éléonore Massy, la tante de Florentin, auprès de laquelle la jeune femme a passé quelques années.

Frédéric toque à la porte. Une jeune domestique vient leur ouvrir et après qu'ils aient décliné leur identité, elle les laisse entrer. La porte à peine refermée derrière eux, arrive à leur rencontre Florentin tout sourire.

— Bienvenue chez nous, mon cher beau-frère, ma chère belle-sœur et mes chers neveux. Vous ne pouvez pas mieux tomber, car notre bébé est né hier. L'accouchement a été difficile, mais Victoire et l'enfant se portent bien.

— Félicitations, Florentin ! s'empresse de lui dire Clémence. Garçon ou

filles ?

Une petite Anaïs ! J'aurais préféré avoir un garçon pour le premier, mais le principal, c'est qu'elle soit en bonne santé et que Victoire se remette vite de son accouchement. Juste avant votre arrivée, j'allais sortir pour emmener ma fille, afin de la faire baptiser à la cathédrale et la déclarer auprès de la mairie de Rouen, aux services de l'état civil. Florence finit de préparer l'enfant pendant que Victoire se repose. Elle en a grand besoin. Au fait, je n'étais pas trop décidé pour la marraine, j'avais proposé la femme de l'un de mes confrères, mais lui n'y tenait pas trop, car en cas de nos décès prématurés, il ne se voyait pas avoir un enfant à s'occuper. Les gosses, ce n'est pas trop son truc. Mais comme vous êtes là, Clémence, souhaitez-vous devenir la marraine d'Anaïs ?

— Avec joie, Florentin !

— Dans ce cas, je vous emmène tous les quatre avec moi. Vous irez saluer ma chère femme à notre retour, car le curé de la paroisse doit nous attendre. Et ensuite, nous irons à la mairie.

L'enfant, vêtue de blanc, est remise par Florence à Clémence qui découvre la petite frimousse d'Anaïs. Des larmes de joie coulent sur les joues de la jeune femme. La petite troupe descend l'escalier extérieur de l'habitation et prend la direction de la cathédrale, empruntant les rues pavées de la ville. À leur arrivée aux portes du lieu saint, le parrain attend. Une fois celui-ci présenté à la famille Liberge, tous entrent dans l'édifice religieux et patientent quelques instants que le prêtre ait terminé avec le baptême précédent. Ce dernier est un peu contrarié par ce changement de marraine à la dernière minute, car il va devoir modifier ses écrits sur le registre paroissial des baptêmes et n'apprécie guère les ratures, d'autant que Florentin était venu le matin pour donner les noms de l'enfant, ceux du parrain et de la marraine. Il fait d'ailleurs part de son mécontentement au père d'Anaïs devant les personnes présentes au baptême de l'enfant, mais également aux deux autres prévus après, mettant mal à l'aise le pauvre Florentin, rouge de confusion.

— Veuillez m'excuser, mon Père, mais c'est mon premier enfant et je ne savais pas que vous prépariez les actes avant la cérémonie du baptême. Je suis désolé.

— Il le faut bien. Rien que pour aujourd'hui, j'en suis à mon huitième, alors si je dois rédiger au fur et à mesure, je ne m'en sors plus !

— Je comprends, mon Père. J'en suis vraiment désolé. Maintenant que

vous le savez, je pense que vous ne ferez plus l'erreur pour vos prochains enfants, mon fils !

— Non, mon Père, je vous promets.

Le baptême d'Anaïs terminé, la déclaration de la naissance de l'enfant en mairie effectuée, tous reviennent au domicile de Florentin et Victoire pour le dîner, que Frédéric avale rapidement, celui-ci n'ayant pas eu l'occasion de prendre son déjeuner, le midi.

C'est sous un soleil radieux que la diligence arrive enfin à Conches, afin d'y déposer les voyageurs éreintés par le trajet.

Parmi eux, la famille Liberge. Frédéric est heureux de pouvoir enfin revenir sur sa terre natale avec sa femme et deux de ses enfants. Pour eux, une nouvelle vie va commencer. Il y a quelques jours, il a prévenu par courrier le maire, de son retour, afin qu'il informe le palefrenier et les domestiques, ces derniers ne sachant ni lire ni écrire, pour que l'un d'entre eux vienne les chercher. Au bout d'une bonne demi-heure, survient enfin le cabriolet familial avec à son bord, Jules Bertin, le nouveau palefrenier, arrivé depuis peu de Faverolles-la-Campagne et qui était à la recherche d'un emploi.

— Bonjour, Madame, bonjour, Monsieur, bonjour, les enfants. Votre voyage s'est bien passé ? Excusez-moi de ce léger retard, mais j'étais occupé auprès de l'une des deux juments qui a mis bas ce matin !

— Bonjour, Jules, je vous présente ma femme, Silas, et Prudence. Notre fils aîné Jesphie est resté à Fécamp. Le voyage a été particulièrement pénible entre Elbeuf et Le Neubourg, la route est pleine de trous et les chevaux ont peiné dans la côte. Vous disiez que l'une des juments a fait son poulain ?

— Oui, Monsieur. Un beau mâle.

— Un poulain ! Un poulain ! tape des mains Prudence, tout en sautant de joie. J'ai hâte de le voir.

— Il me tarde de rentrer chez nous ! Allons-y ! propose Frédéric en mettant, dans le cabriolet, les quelques bagages laissés à leurs pieds par le

cocher de la diligence déjà repartie.

Lorsqu'ils arrivent enfin à proximité du village de Champ- Dolent, Clémence est un peu déboussolée. En effet, elle passe de Fécamp, une ville grouillante d'une population qui vit principalement au rythme de la pêche, à un village de quelques maisons, perdu dans un coin reculé de campagne, où seul le bruit des oiseaux indique qu'il existe une vie, ici aussi !

— Voici votre nouvelle demeure ! souligne Frédéric à sa famille, en arrivant devant le château.

— Que c'est beau ! s'émerveille Prudence.

À peine arrivés, les enfants partent se dégourdir les jambes en courant dans le jardin pour découvrir l'immensité du domaine, sans oublier de suivre Jules Bertin dans l'écurie lorsque celui-ci rentre le cheval qui était attelé au cabriolet quelques instants auparavant. Le palefrenier les invite à venir voir le poulain né dans la matinée, un petit mâle alezan avec une petite pelote en tête et de grandes balzanes sur les membres, qui les regarde, tout en se collant à sa mère, effarouché.

Silas, du haut de ses douze ans, trouve que le poulain a de grandes pattes, ce qui a pour incidence de faire rire Jules Bertin. Celui-ci lui explique que les jeunes chevaux ont tous des jambes démesurées lorsqu'ils sont petits. Voyant qu'il a un peu vexé le jeune garçon, il l'autorise à venir s'approcher du petit mâle. Plus téméraire, Prudence, elle, ne se fait pas prier. Et ce sont deux gamins pleins de joie qui retrouvent une petite heure après leurs parents dans la demeure d'un lointain ancêtre dont leur père a évoqué quelques fois le nom.

Cela fait déjà plus de six mois que Frédéric et sa famille ont quitté Fécamp et même si parfois, Jesphie n'a pas le moral de ne pas voir ses proches, il travaille très dur à la boucane, comme apprenti comptable, afin de pouvoir prendre les rênes de ce qui lui tient à cœur, l'entreprise familiale de Fécamp avec son oncle Nicolas. Le directeur de la boucane, un homme exigeant, mais juste, lui confie de plus en plus de tâches, que le jeune exécute avec minutie et brio. Ce qui lui vaut de monter en grade rapidement. Malgré les propositions de son supérieur, Jesphie n'attend